

La BJ/NBJ : du laboratoire des signes au dandysme des sens

Sylvain Campeau

Volume 17, numéro 2 (50), hiver 1992

L'âge de la critique, 1920-1940

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200961ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200961ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, S. (1992). *La BJ/NBJ : du laboratoire des signes au dandysme des sens*. *Voix et Images*, 17(2), 264–281. <https://doi.org/10.7202/200961ar>

Résumé de l'article

Résumé

L'auteur cherche ici à montrer ce que le projet d'établissement de la modernité de la revue *La Barre du jour*/*La Nouvelle Barre du jour* doit au genre à travers lequel elle s'est plus particulièrement manifesté le liminaire. À partir des caractéristiques du genre que sont le mythe de l'impératif de situation et la convergence des intérêts de lecture, d'écriture et d'interprétation, la revue va de plus en plus aller d'une subversion de la littérature continuant le projet d'émancipation socio-politique des années soixante à une forme d'autosuffisance d'un discours porté sur l'effet littéraire, tombant dans le piège d'une fétichisation du langage et d'une euphorie sémantique:

La BJ/NBJ: du laboratoire des signes au dandysme des sens

Sylvain Campeau, Université McGill

L'auteur cherche ici à montrer ce que le projet d'établissement de la modernité de la revue La Barre du jour/La Nouvelle Barre du jour doit au genre à travers lequel elle s'est plus particulièrement manifestée: le liminaire. À partir des caractéristiques du genre que sont le mythe de l'impératif de situation et la convergence des intérêts de lecture, d'écriture et d'interprétation, la revue va de plus en plus aller d'une subversion de la littérature continuant le projet d'émancipation socio-politique des années soixante à une forme d'autosuffisance d'un discours porté sur l'effet littéraire, tombant dans le piège d'une fétichisation du langage et d'une euphorie sémantique.

Selon Jürgen Habermas¹, le projet moderne de la connaissance, tel qu'élaboré par Kant (et Weber par la suite), dépend étroitement d'une tripartition du savoir en sphères exclusives: science, éthique et esthétique. Mais la recherche des spécificités propres à chacun de ces domaines aurait entraîné une sur-spécialisation spéculative au détriment d'une réflexion concertée et globalisante. Si bien que ce qui au départ était envisagé comme une spécialisation est devenu dans les faits une parcellarisation du savoir. L'effritement actuel des bases constitutives de la modernité² s'explique en partie par là et par l'impossibilité d'aller plus loin dans ce processus d'auto-spéculation.

Cette difficulté n'échappe pas à Pierre Nepveu dans sa description de la modernité de la revue *La Barre du jour/La Nouvelle Barre du jour*. En réponse à ce désœuvrement, la revue adopte selon lui une attitude à la fois cynique et paradoxale:

-
1. Jürgen Habermas, *Connaissance et Intérêt*, Paris, Gallimard, 1976.
 2. Ou plutôt du modernisme, bien que ce soit un terme peu courant en français!

Être moderne, c'est alors regarder « lucidement » le trou, c'est-à-dire refuser de le combler par quelque contenu (mythe, idéologie, nostalgie) que ce soit. [...] C'est une expérience intellectuelle, une pratique raisonnée du vacuum [...]»³.

La notion de modernité a occupé une part importante dans les discours et considérations de la revue *BJ/NBJ*. Pour arriver à cerner l'essentiel de cette importance qui lui a été prêtée, nous avons choisi, plutôt que de faire l'étude de tout ce qu'elle a publié, de nous servir du point d'ancrage que constitue le liminaire⁴.

Définition du liminaire

Le liminaire, selon le dictionnaire Littré⁵, est déterminé comme un seuil (limen); placé donc au début, servant d'introduction. Annonce des textes que regroupe la revue, il ressort donc du genre théorématique, servant d'*exemplum*, sis à l'avant, écrit éclaircur. Contrairement au manifeste qui possède la vérité du seul fait de la conviction de ses membres, la valeur de vérité du liminaire se mesure à l'aune des textes publiés par la revue. Les idées qu'il avance sont donc jaugées à la mesure de l'illustration qui suivra; il est partie d'une sorte de défense et illustration d'une topique (les textes publiés)⁶. La stratégie publicitaire du liminaire est donc promotrice de lecture et fonctionne sur le

3. Pierre Nèpveu, « *BJ/NBJ*. Difficile modernité », *Voix & Images*, vol. X, n° 2, hiver 1985, p. 163.
4. Nous ne retiendrons donc, du fait de l'envergure limitée de notre étude, que les liminaires repérés dans les 140 premiers numéros de la revue (mai 1965-septembre 1984). Précisons que cette mesure est suggérée par André Gervais et Joseph Bonenfant, qui donnent l'aperçu d'un tel découpage synchronique dans le numéro spécial de *Voix & Images* (vol. X, n° 2, hiver 1985) consacré à la *BJ/NBJ*. Toujours d'après les critères de Gervais et Bonenfant, ne seront considérés ici que les liminaires signés par un membre du comité de rédaction ou par le comité dans son ensemble ou encore ceux que celui-ci a éternisés, eussent-ils été rédigés par un tiers. Cette spécification pourrait sembler un peu sibylline, mais elle nous permet d'exclure les liminaires de certains numéros spéciaux dont les objectifs ne sont pas directement ceux de la revue.
5. *Dictionnaire de la langue française Littré*, Paris, Gallimard/Hachette, tome 4, 1960, p. 1623.
6. Cette illustration ne doit pas être comprise comme devant absolument se mesurer à la teneur des textes publiés. À ce niveau, la responsabilité du comité de rédaction est plutôt indirecte que directe. Elle ne se limite pas aux idées avancées par chacun des textes, mais s'adresse à la pertinence du rassemblement. La revue n'a donc pas à témoigner de son choix de textes en fonction de la validité des sujets réunis mais bien plutôt en rapport au tri effectué. Elle doit se prêter au « moutonnement des discours » (Michel Foucault, cité dans Geneviève Idt, « Fonction rituelle du métalangage dans les préfaces hétérographes », *Littérature*, n° 27, octobre 1977, p. 65-74). C'est souvent à répondre de ce choix que s'emploie le liminaire.

mode de la promesse. Car c'est au lecteur qu'il s'adresse et à qui il demande d'aller vérifier si les textes qui suivent remplissent bien les conditions et les attentes annoncées. En ce sens, il s'agit d'un discours plus prometteur et promoteur qu'agonistique. Le liminaire prépare et oriente le lecteur vers un contenu : celui de la revue.

Le liminaire est donc une manifestation précaire, se faufilant entre les nombreux écueils du consensus qu'il entérine, de la stratégie publicitaire déployée à l'endroit du lecteur et du ménage à faire dans l'agencement, l'encadrement ou la scotomisation de différents discours. On peut ajouter que son vœu serait de réaliser la grande convivialité des lecteurs, des textes et des écrivains en une sorte d'utopie heureuse du lire et de l'écrire.

Conditions du liminaire

Cette convivialité espérée entre lecteurs, textes et écrivains passe par certains impératifs propres au liminaire. L'établissement de ce contrat de lecture dépend en fait d'une stratégie particulière qui obéit, la plupart du temps, à deux conditions incontournables : le mythe de l'impératif de situation et la convergence des intérêts de lecture, d'écriture et d'interprétation. Toutes deux visent à la réalisation d'une convivialité plus grande : l'utopie communautaire.

L'impératif de situation

Pour attiser la curiosité de ses éventuels lecteurs, le liminaire doit convaincre qu'il répond à un besoin impératif. Il a une tâche importante à accomplir : convaincre de la nécessité de ladite revue. Il faut que celle-ci paraisse répondre à un besoin urgent. Aussi le liminaire évoquera-t-il une situation qui, avant la fondation de la revue, était désespérée et à laquelle cette revue se sent prédestinée à répondre :

À l'heure actuelle le Québec se recrée dans une production littéraire tendue et inquiète. (*BJ*, n° 1, février 1965)

La Barre du jour veut être dynamique, et ce à l'heure urgente où les écrivains québécois mettent fin à de vieilles spéculations sur la littérature [...].

[...] la situation est urgente. [...] elle [la *BJ*] entend intensifier ses exigences. (*BJ*, n° 8, octobre-novembre 1966)

La même attitude prévaudra, douze ans plus tard, à la « naissance » de la *NBJ*. Cette fois encore, le liminaire surenchérit sur le thème de l'urgence : « La création d'une nouvelle revue indique, dans la plupart des cas, une insatisfaction par rapport aux revues déjà existantes. »

(*NBJ*, n° 58, septembre 1977) Le jugement est encore le même lorsqu'il s'adresse à la littérature. Il faut «[...] rendre effervescente et stimulante une littérature qui, pour le moment, apparaît hésitante» (*NBJ*, n° 58, septembre 1977).

Convergence des intérêts de lecture, d'écriture et d'interprétation

Pour faire face à l'urgence de la situation, le liminaire propose un resserrement des activités littéraires entre lecteurs et écrivains et présente la revue qu'il introduit comme seule habilitée à remplir cette fonction. Ainsi, selon le liminaire d'ouverture de la *BJ*, celle-ci se veut «un port d'attache» (*BJ*, n° 1, février 1965). Dans celui de la *NBJ*, la revue est devenue «un lieu-carrefour» (*NBJ*, n° 58, septembre 1977). L'une comme l'autre se présentent comme la réponse adéquate, nécessitée par la situation, et comme le lieu d'une convergence pressante des activités du lire et de l'écrire.

Selon la *BJ*, dans une ère de «production tendue et inquiète», se manifestent «une solidarité et un dynamisme nouveau», influencés par «l'attitude révolutionnaire des jeunes poètes et romanciers», tandis que, pour la *NBJ*, il s'agira de s'intéresser à «la démarche de tout sujet-conscience donnant signe de vie dans une forme incitative». La *NBJ* veut toujours, par le biais de nouvelles chroniques, offrir un «tremplin à l'écriture, à l'imaginaire et à la pensée». Elle avoue, plus explicitement encore que la *BJ*, vouloir nourrir «la production individuelle des écrivains» (n° 58, septembre 1977).

Il faut cependant assurer à ceux-ci une nouvelle lecture: «[...] il est nécessaire de former de nouveaux lecteurs [...]» et «[...] d'ouvrir la porte sur l'avenir littéraire et cela autant pour le lecteur que pour l'écrivain» (*BJ*, n° 8, octobre-novembre 1966).

Il est à noter que, dans ce numéro 8, la présence du liminaire est motivée par l'arrivée d'une nouvelle équipe de direction. De tels changements seront fréquents à la *BJ* et fourniront presque toujours l'occasion d'un liminaire, et ce, même si chaque nouvelle équipe finit par reprendre, à toutes fins pratiques, un discours d'entrée assez semblable à celui des équipes précédentes. Le liminaire serait donc aussi un discours célébrant l'acquisition d'un nouveau pouvoir symbolique.

Discours de façade, le liminaire est un lieu extrêmement mobile et malléable, capable de retenir différents traits au gré des besoins éphémères. Mais ces discours restent invariablement hantés par une même finalité, celle de «tenir» — on pourrait dire «se tenir» — qui en reste le trait caractéristique dominant: «tenir» malgré tous les différends, les

résistances; «tenir» son lieu. Le liminaire est un acte de présence. C'est même presque à cela que se résume sa fonction.

Si le liminaire trahit une sorte de grande utopie du lire et de l'écrire, s'il rêve de réaliser ce que nous avons qualifié de convivialité des lecteurs, des textes et des écrivains, c'est qu'il est l'occasion de rêver une communauté qui dépasserait cette simple présence à l'écriture. Il se veut lieu-carrefour d'intérêts qui fondent et organisent le lien social.

La communauté ?

Le liminaire célèbre donc d'un certain point de vue la viabilité d'une communauté: communauté des discours, tout d'abord, dont il cherche à persuader du bien-fondé, et communauté des activités littéraires ensuite. Le simple fait d'en signer le texte en communauté prend à cet égard valeur d'exemple. Chacun des allocuteurs accepte ainsi d'être partie prenante d'un comité de rédaction, chacun également responsable de la teneur du liminaire. Même le cas d'un signataire individuel, que les membres du comité auraient accepté de déléguer, possède toute la force du consensus puisqu'alors un seul égale tous les autres, montrant du coup qu'une solidarité est possible.

Le liminaire se doit donc d'offrir, peu importe la situation, un discours immuable qui indique, parfois au détriment de toute logique, la continuité d'un projet, ses étapes nécessaires, le rappel du but à atteindre. Le liminaire vient nommer ce parcours, en indiquer les phases, en excuser les aléas (parfois en les passant sous silence).

Situation de la *BJ/NBJ*

C'est en février 1965 que la *BJ* est fondée. À cette époque, une autre revue, *Parti pris* amorce une tentative de conciliation entre les deux solutions socio-politiques à la situation de «colonisés» des Québécois: l'émancipation sociale au moyen d'une révolution socialiste et l'émancipation politique par l'indépendance du Québec. On sait le sort que connaîtra à court terme cette tentative. Si ces préoccupations sociales trouvent un exutoire dans certains romans comme *Le Cassé* de Jacques Renaud, c'est le thème du pays qui est particulièrement florissant dans la poésie. La *BJ*, peu soucieuse d'ajouter au credo nationaliste ou de pratiquer trop exclusivement cette poésie du pays, prend dès le premier liminaire certaines distances avec ce type de poésie. Sur un ton assez timoré, ménageant la chèvre et le chou, le liminaire annonce que «*La Barre du Jour* ne défendra aucune idéologie politique,

mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique.» (*BJ*, n° 1, février 1965)

Il se risque cependant à un peu plus de véhémence lorsqu'il ajoute qu'il «n'y a pas de poésie engagée [...]» (*BJ*, n° 1). Plus tard, à l'occasion d'un numéro consacré à Gaston Miron, dans un second liminaire signé par Nicole Brossard et Roger Soublière et à propos duquel il est noté qu'il n'engage que ses signataires, on ajoutera, en rapport avec la situation littéraire qui prévalait lors de la fondation de la revue:

Alors que sur le terrain poético-politique tout semblait avoir été dit — et nous n'avions pas envie de devenir les répéteurs impuissants — par ceux qui assumaient (par les tripes) l'angoisse et la révolte des Québécois, nous qui la partagions avons choisi de faire porter notre travail sur le langage. (*BJ*, n° 26, octobre 1970)

L'objectif que s'est fixé la revue n'est pas aussi strictement politique que celui de *Parti pris*, par exemple. C'est un objectif plus restreint qui correspond, selon ses membres, à un enjeu sous-jacent à la problématique de l'émancipation, nationale ou sociale, des Québécois:

Pendant que d'autres renchérisaient sur notre situation alarmante, nous cherchions à combattre à l'intérieur de ses frontières une sémantique qui, à coup sûr, faisait le jeu culturel de ceux contre lesquels les «politiques» se battaient. (*BJ*, n° 26, octobre 1970)

Évidemment, cet objectif n'est identifié que sur le tard, en octobre 1970, alors que l'enlèvement d'un diplomate britannique et d'un ministre du gouvernement québécois représente une dernière tentative, désespérée — le Rassemblement pour l'indépendance nationale, le RIN, à l'époque est dissous et *Parti pris* est mort depuis 1968 —, de concilier les idéaux socialiste et indépendantiste. Ce dernier sursaut de l'idéal socio-culturel des années soixante, alors que le seul parti indépendantiste du Québec vient d'accepter le jeu parlementaire, explique sans doute que ce liminaire n'ait pas été entériné par tous. Il leur apparaît peut-être risqué de jeter inutilement de l'huile sur le feu. Il ne faut pas non plus oublier qu'à l'époque, la loi des mesures de guerre permettait au gouvernement d'emprisonner qui bon lui semblait. Néanmoins, il est alors plus facile et certainement assez opportun de la part des deux signataires d'identifier rétroactivement comme «travail sur le langage» les motivations des premiers membres de la revue. La lecture des auteurs publiés en ses pages nous suggère que la *BJ* cherchait plutôt à présenter un panorama assez complet de «ce qui se faisait en poésie» qu'à prendre fait et cause pour une «écriture désarticulée (nouveau jocal syntaxique)» (*BJ*, n° 26, octobre 1970). C'était à

une reconnaissance de la littérature québécoise que voulait s'employer la revue, comme le prouvent ses incitations à entrer dans «l'ère de l'établissement» en veillant à ce que les maisons d'enseignement dispensent plus de cours sur ce sujet (*BJ*, n° 8, octobre-novembre 1966). S'il est vrai que l'objectif de déconstruction syntaxique du langage devient un des enjeux de la revue, ce n'est que consécutivement à ce «liminaire» de Brossard et Soublière.

La *BJ* se présentera ainsi, à partir de 1970, comme l'apôtre de la modernisation du langage par sa subversion. Laissant aux prédécesseurs le soin d'articuler des revendications socio-politiques précises, la revue s'attaque à la nature du langage même. Elle poursuit la subversion, déjà commencée dans le champ imaginaire par Miron, Giguère et autres, en faisant porter la suspicion sur le langage et sur ses insidieuses influences sur la pensée: version formaliste d'une modernité jusqu'alors intéressée par des enjeux socio-politiques.

À ce rêve d'une communauté politique québécoise, la *BJ* répond donc par la célébration de la seule activité qui lui semble pouvoir être rassemblante: la lecture. Réponse paradoxale, puisque le spectacle qu'elle en donne est modulé sur le thème de l'illisibilité. Car la *BJ* veut s'opposer au dernier vestige de l'aliénation dont les aspects tant sociaux que nationaux ont été décriés par ses prédécesseurs: la littérature. Dès lors, il faudra, à la *BJ*, une littérature:

1. subversive

susceptible de changer les valeurs reçues

2. opérante

efficace: n'hésitant pas à supprimer images et mémoires quand elles seront sur le point d'être récupérées. Bref, conséquente et corrosive.

3. délictueuse

dans sa grammaire. inopérante pour qui pense le présent comme le passé. (*BJ*, n° 26, octobre 1970)

La revue est ainsi célébration par la négative d'une communauté espérée plus pragmatiquement dans l'univers doxologique des années 1960-1970. Continuant dans le langage l'entreprise critique commencée dans les sphères socio-politique et nationale, elle conserve en plus — et paradoxalement — le même espoir d'une communauté, mais transposé cette fois-ci dans le domaine idéal du littéraire. À coup sûr, son objectif n'est pas de prétendre à un quelconque savoir mais d'en présenter, dans un premier temps, les effets littéraires dont plus tard elle ne fera plus que jouer et afficher la maîtrise. Évidemment, ces célébrations répétées du consensus et de la convivialité du liminaire

peuvent bien n'être que chimère. Mais ce trait est plus accentué à la *BJ* qu'ailleurs. Cette utopie heureuse de la communauté littéraire explique sans doute le côté auto-apologétique, le discours auto-gratifiant qui, d'abord balbutiant dans la *BJ* alors simplement à la recherche de sa légitimité, ira s'accroissant dans la *NBJ*. Lorsque le rêve de la communauté nationale (et/ou socialiste et/ou social-démocrate) se sera estompé, restera celui de la communauté littéraire de la *NBJ*.

Si cet espoir est formulé sur un mode utopique, c'est qu'il tente de résoudre une ambiguïté fondamentale: «La modernité est l'activation paradoxale d'un désœuvrement, elle y puise son énergie mais elle y éprouve en même temps son impuissance, qui est aussi celle de l'ensemble de la classe intellectuelle et écrivante [...]»⁷.

Ce désœuvrement et cette impuissance, dont la conséquence ne peut être qu'une certaine fétichisation du langage, déboucheront sur une euphorie sémantique dont nous verrons plus loin les tenants et les aboutissants.

La « nouvelle » écriture

La valeur exemplaire du liminaire le conduit aussi à exercer une autre fonction. Sorte d'annonce des textes rassemblés, il est quelque chose comme un écrit éclairer, envoyé à l'avant pour sonder le terrain. C'est donc dire qu'il lui faut posséder certaines qualités des textes qui vont le suivre. Dans un certain sens, il fonctionne sur le mode rhétorique du psittacisme, c'est-à-dire qu'il répète, parfois de manière incertaine, quelques-uns des tics, des thèmes ou des expressions des écrits qu'il annonce.

Un problème se pose toutefois en ce qui concerne la *BJ/NBJ*, dont les liminaires ne suivent pas une fréquence régulière. Dans la *BJ*, en effet, les numéros 1, 8, 10, 11-12-13, 15, 21, 29, 31-32, 33, 39-40-41, 50, 56-57 s'ouvrent sur un liminaire. Quant à la *NBJ*, elle ne publie que huit liminaires jusqu'à son numéro 140, où sa formule change si systématiquement que la revue n'en présentera plus aucun.

À cause de cette irrégularité, nous avons choisi de considérer que chaque liminaire est le résultat d'une précision ou d'un changement (dépendant de l'arrivée d'un nouveau comité de rédaction) dans les objectifs de la revue. Par conséquent, chaque liminaire est bien sûr étudié en rapport avec le numéro qu'il inaugure mais aussi avec ceux

7. Pierre Nepveu, *loc. cit.*, p. 165.

qui suivent. De ceux-là seuls, il peut entériner la teneur. Quant aux liminaires des numéros spéciaux et doubles, leur interprétation s'en tiendra au seul numéro qu'ils introduisent.

Pour mieux cerner le caractère d'*exemplum* du liminaire, nous établirons donc des rapports entre liminaires et textes rassemblés et nous tâcherons que, les uns par les autres, ils puissent révéler les critères de sélection et les préoccupations de la revue.

Du matérialisme au fétichisme

À partir des liminaires des numéros 1 et 8, on peut facilement saisir les objectifs les plus évidents de la *BJ*: la nécessité d'une conscience culturelle, l'appel à la lucidité, la volonté de mieux établir la littérature (grâce aux institutions d'enseignement ici prises à partie), l'encouragement des recherches nouvelles en création et en critique. Ces objectifs se traduisent par une attention particulière portée au langage et à la poésie. Ainsi, les premiers numéros regroupent primordialement des œuvres dont les thèmes (corps, désir, femme, etc.) finissent par s'intégrer à une quête du sens de l'écriture, si bien qu'on écrit non seulement le désir ou l'amour, mais aussi, en sous-main, ce qui incite à l'écriture: «Tangente du sexe, le temps d'une éjaculation. On n'écrit pas le poème, on le féconde; on se féconde soi-même en poème; on vit poème⁸».

De là, la *BJ* passera rapidement à des considérations plus rhétoriques. Après un liminaire (n° 10, automne 1967) qui met à mal la division des genres littéraires, le lecteur se trouve confronté à un texte sans ponctuation aucune, dans le type des premiers récits de Philippe Sollers, dont la *BJ* s'est directement inspirée. D'autres coquetteries d'ordre syntaxique suivront, comme l'abus de signes de ponctuation moins usités tels que parenthèses, crochets, barres obliques, tirets, points en rafales, soulignement ou majuscules, numérotation outrancière, calligrammes, etc. Cette débauche de signes graphiques invite à considérer sans doute la matérialité de la langue, l'impact de sa matière (de son signifiant) sur le sens.

Dans le liminaire du numéro 29, François Charron et Roger Des Roches proposent de déconstruire la poésie. Condamnant un type d'écriture attaché à la représentation, au reflet du réel par le biais d'un «texte-miroir», ils veulent «MONTRER QUE LES CHOSES EXISTENT HORS DE NOUS. Mimer la *représentation* poétique et la détruire en

8. Michel Beaulieu, «Coordonnées», *BJ*, n° 1, février 1965, p. 11-14.

accordant la primauté à la matérialité des mots (production du signifiant)⁹. Bref, ils veulent qu'en chaque^o texte le lecteur soit confronté à la matière brute de la langue. À lui d'y trouver un sens autre que celui d'une transgression absolue.

C'est à la prétention du texte à signifier quelque chose « hors de lui-même » et de ramener à lui seul ses significations que s'en prennent les auteurs. Ils ne dénoncent pas les idéologies ouvertes que chaque texte véhicule, mais bien le fait que celui-ci les véhicule clandestinement et que sa pratique repose sur cette suggestion idéologique insidieuse. Il leur faut donc un texte qui puisse se désamorcer, qui se mime lui-même en train d'exécuter (dans les deux sens du mot) un sens. Cet antilyrisme critique l'efficacité communicationnelle du langage. Il met en doute, très certainement, sa transparence. De là le refus d'investir le langage et le rejet du lyrisme d'ordinaire attribué à la pratique poétique. L'écrivain (ou plutôt le producteur de sens) n'exprimera plus de sens par l'outil indifférent du langage. Il objectivera plutôt cet outil, en décrira le processus, s'interrogera sur son dispositif en le reproduisant.

Cet effort vers un antilyrisme autoréflexif apparaît dès le numéro suivant, dans « Lecture en vélocipède » de Huguette Gaulin-Bergeron :

liés au mur
 déconcentrés sans bornes
 ils n'en finissent de me dérouler
 la forme rompt ses reflets
 enfonce la chair en d'autres os¹⁰
 [...]
 d'autres morts que la mienne
 je me rature sans cesse¹¹

La littérature est désormais assimilée à la tromperie. L'écrivain doit s'en méfier, de peur d'en subir les effets sans s'en rendre compte : « [...] où je me désamorce en paroles faciles, où je corrige, je rode mon écriture pleine d'impuissance séditeuse, de lyrisme bon marché¹². »

Cet antilyrisme volontaire, cet hyperrationalisme qui s'emploie à traquer le dispositif du texte vont rapidement donner lieu au fétichisme : le sens désormais évacué au profit des pratiques signifiantes simplement illustrées. Au lecteur d'apprécier ce spectacle. Le texte ainsi

9. François Charron et Roger DesRoches, « Notes sur une pratique », *BJ*, n° 29, été 1971, p. 6.

10. Huguette Gaulin-Bergeron, « Lecture en vélocipède », *BJ*, n° 30, automne 1971, p. 9.

11. *Ibid.*, p. 8.

12. André Beaudet, « L'état de choisir entre », *ibid.*, p. 75.

objectivé devient un objet lointain, fonctionnant selon des modalités qui lui sont propres et qui restent chaque jour à élucider davantage ou à redécouvrir. La lecture devient un parcours de ces potentialités mises à jour, d'une écriture désamorçée et inappropriable. Fermé à double tour sur lui-même, autotélique et autarcique, le texte est une machine lointaine qui opère à vide et qui met en scène son propre spectacle. Mais à force de se désamorcer, il est bientôt sans danger comme sans but, objectivé mais dépourvu de toute finalité. C'est là l'autre versant d'une attitude fétichiste. Elle fait d'une pratique signifiante un rituel désacralisé, une illustration sans fondements, par simple conformité à un programme de subversion qui perd très vite sa pertinence dans la répétition et la redondance. Cela mènera éventuellement à une stratégie de jeu et de ludicité, une fois cet effort subversif laissé loin derrière.

Quant à la *NBJ*, elle va non seulement «intensifier ses exigences», mais aussi permettre à des écrivains de dire «leur rapport à l'écriture et le comment de leurs textes». Elle aussi désire interroger «nos pratiques de vie et d'écriture», s'intéresser au «pourquoi et [au] comment des formes contenues ainsi que leurs effets» (*BJ*, n° 58, septembre 1977).

Cette expression des «formes contenues et de leurs effets» est révélatrice. Le texte est un chiffre secret et opaque. Il a une surface mensongère. C'est en-dessous qu'il faut trouver la vérité. Il s'agit donc de le faire éclater au maximum, de lui faire avouer son code (ses codes). Pour ce faire, on systématise, on décortique, on en éparpille les morceaux pour ensuite les colliger puis les agencer en séries différentes, jusqu'à ce que des rapprochements, des parallélismes ou des divergences significatives apparaissent. Cela explique sans doute la forme tronquée, volontairement abrupte et pleine de césures, de certaines «fictions» (aucune autre dénomination de genre n'est permise à la *NBJ*) publiées dans la revue.

Dès le numéro 58, premier de la série *NBJ*, les écrits de Nicole Brossard en sont un exemple. Dans «Car la distance» (p. 6-15), de courtes strophes (ou poèmes) sont numérotées de 1 à 9 en chiffres arabes — le 10 apparaissant en romain. Ces chiffres s'accompagnent de titres révélateurs: l'écart — l'intervalle — pleine prose — l'écart — l'intervalle — pleine prose — l'abîme — khi — khi. Ces termes sont à classer sous un paradigme familier, celui de la distance, sans doute celle qu'imposent les pratiques littéraires conventionnelles que veut outrepasser la *NBJ*. Il est étonnant que le désir de présence au monde, de réconciliation avec lui, passe par un tel jeu obstiné sur l'abîme et l'écart. À moins que ce ne soit là l'expression d'une volonté de ruser avec l'écart, de le miner par cette insistance, de chercher finalement à

le contourner. Selon Pierre Nepveu: «[...] l'absolue négation, dans le texte moderne, est aussi une utopie de la présence absolue, de l'absolument présent, mais cela signifie en fait une présence désincarnée, une présence du vide et au vide¹³.»

Il y a manifestement chez Brossard des traces de cette utopie, à laquelle elle veut parvenir par une forme de nominalisation de la surface, des matières, de la matière inactive du Verbe. Dans son poème, on perçoit cette volonté:

1.

L'ÉCART

l'utopie sur le corps la distance dans
le drap moulant le corps la tombe cet-
te nuit dans l'illusion tous mes points
de vue si fusionnés que de la vision
surgit croissance lumineuse mais à
l'écart la région blanche la mémoire si
cet espace me glace en moi si tard
songeant le burlesque berlinois de la
carte postale. Tout cela s'est mis à
brouiller les pistes du corps
prodigieux: une vie croit-on suffit-elle
dans le béton, blessée¹⁴

Il est évident ici que les choses existent hors de la subjectivité de l'écrivaine. Nominalisation exacerbée, prédication remplie d'objets mais vide de l'intentionnalité dirigeante d'un sujet lyrique, «Car la distance» ne contient que peu de verbes et presque pas de ponctuation. Le rythme est inattendu, syncopé, haletant, sans cesse sous la menace d'une suspension définitive.

Le jeu de Brossard va de pair avec une certaine lucidité. Si exubérance il y a dans ce qui nous est rapporté, c'est celle d'une présence (d'un vœu de présence) absolue, remplie à ras bords de la matérialité tangible des mots. La poésie de Nicole Brossard est en retrait du Monde. Elle donne à voir ce recul insidieux du Verbe marqué par un sujet. Elle accumule les substantifs, les dirigeant à peine vers une action qu'ils effectuent comme malgré eux. Lente évolution du monde des mots et pose d'un écrivain en retrait sont les deux traits caractéristiques de cette écriture. Ce qui les nourrit, c'est la ferme croyance en une osmose, rendue possible par cette pratique, du corps, du

13. Pierre Nepveu, *loc. cit.*, p. 161.

14. Nicole Brossard, «Car la distance», *NBJ*, n° 58, p. 6-15. Nous nous sommes efforcé de respecter la disposition des vers sur la page afin de reproduire le plus exactement possible cette fiction. Une ligne noire et grasse entoure le tout, dans la présentation originale.

monde et des mots: utopie des lendemains qui chantent, de la réconciliation avec la vie.

Un autre exemple frappant de cette attitude serait «Septembre ensemble» de Michel Gay, tiré du même numéro¹⁵. On y retrouve les traits déjà évoqués à propos de la *BJ*: calligraphie particulière, numérotation, peu de ponctuation. Cette fois-ci, c'est le jeu de mots qui se manifeste: «LE SAUT EN AUTEUR» (p. 25), «L'AMOUR FLOU» (p. 27), «OUI ATOUT» (p. 37). Ces calembours faciles, plus lourds qu'efficaces, n'en insistent pas moins (d'autant plus fortement qu'ils sont inélégants) sur la multiplicité sémantique inhérente à la poésie. Michel Gay s'amuse en outre à redoubler des textes, à les mettre en parallèle. Il y ajoute même des «insérés», calqués sur les publications officielles: «inséré du 2 mars» (p. 27), «... du premier mars» (p. 28), «... du 23 février» (p. 29) et même «pas inséré du tout» (p. 29), tous mis entre parenthèses. C'est à une volonté d'insistance sur la matière même du langage qu'obéissent ces exercices, comme d'ailleurs l'usage réitéré de la «pleine prose». Là s'étalent des blocs monumentaux de textes sans points ni virgules ni rythme suggéré. Cette présentation suggère une forme de babil incohérent, comme si les choses et le monde d'eux-mêmes parlaient, comme si plus aucun sujet humain ne se donnait le droit d'intervenir là où le monde parle malgré lui, par-devers lui. L'écrivain devient un catalyseur, ou plutôt un collimateur de sens incertains, encore informes, qui trouvent en lui une expression.

Tout cela conduit à deux interprétations possibles et, paradoxalement, divergentes et irréconciliables à première vue. En ce type d'écriture moderne, on sent que s'exprime quelque chose, mais sans direction, sans intentionnalité. Ce qui palabre là, c'est ou bien le monde comme tel, chaotiquement, ou bien la littérature elle-même, épuisant les possibilités techniques de le dire, ce monde. L'écriture moderne de la *BJ/NBJ*, bien qu'ayant refusé le texte-miroir des idéologies, le texte de la référence, croit quand même pouvoir aller au-delà de celles-ci et d'elle-même, à la rencontre véritable du moderne. Cela explique cette impression de dérive d'un langage s'efforçant de maintenir un minimum de lisibilité et de sens. L'effort employé pour arriver à cet objectif est toujours sensible, parfois comme une sorte de tension qui soutient un babil réussi, parfois sans raison apparente, sans conviction, comme si le souvenir du texte «conventionnel» devenait inopérant.

Il est donc compréhensible qu'il faille de «nouveaux lecteurs» pour déchiffrer cette écriture. Il faut désormais que ceux-ci sachent

15. Michel Gay, «Septembre ensemble», *NBJ*, n° 58, septembre 1977, p. 25-45.

faire un pas de plus vers le sens à extirper de cette pratique. C'est au lecteur de deviner les thèmes implicites de la revue, et donc de se familiariser avec elle.

Il faut aussi que le lecteur soit capable de faire face à une écriture qui fait éclater le texte conventionnel, qui dissèque les effets rhétoriques et sémantiques auparavant dissimulés sous les usages «vétustes» de la littérature. Cette nouvelle écriture s'efforce de faire émerger à la surface du texte toutes les potentialités du sens. Au lecteur d'en deviner les tenants et aboutissants et de les animer en lieu et place de l'auteur, au pire, ou, au mieux, de deviner le vœu de celui-ci et de parachever l'œuvre dans sa lecture. Comme le texte ne peut raisonnablement contenir que quelques-uns de ces effets, le lecteur se voit contraint à une lecture infinitésimale de bribes déconstruites. Pour en apprécier la teneur, il lui faut sans cesse revenir au souvenir du texte conventionnel puisque c'est à l'encontre de celui-ci que s'écrit celui-là. Cette écriture ne peut être réussie que si une tension est soutenue entre ces deux états extrêmes du texte que sont l'ancienne et la nouvelle écriture. L'écriture moderne est donc hantée par le souvenir de cette conventionnalité du texte, hantée par cet ordre «vétuste» dont l'éclatement est sa figure de proue. Elle dépend étroitement de celui-ci. Si elle en vient à perdre cette référence honnie et détestée, elle ne peut plus exister que dans l'incohérence et le babil qu'elle avoisine souvent dangereusement. L'initié seul sait se référer à ce souvenir, tout en le rejetant. C'est là le point limite, paradoxal, de la modernité *BJ/NBJ*.

Auto-consécration et auto-gratification de la *BJ/NBJ*

On a déjà retenu de la modernité l'étrange paradoxe qui la constitue sous le mode d'une auto-spéculation à vide et... avide. La *BJ/NBJ* ira plus loin. Ne se bornant pas à interroger le langage à l'infini dans un incessant retour à ses fonctions fondamentales, elle fera d'elle-même l'objet d'une auto-spéculation. Ce phénomène est particulièrement évident dans les numéros 105 et 140.

Content des quinze années d'existence de la revue, et effaçant du même coup l'impact de la fondation de l'«inédite» *NBJ* en 1977, le commentateur de service du numéro 105 (septembre 1981) jubile et s'extasie devant le travail abattu. Il célèbre les 160 auteurs qui, au cours des années, ont collaboré à la revue et les 4000 pages publiées. Il se charge aussi, à tout seigneur tout honneur, d'énumérer certains des numéros spéciaux publiés.

L'objectif fixé il y a plusieurs années est atteint: «Nous croyons avoir réussi à rendre *nécessaire* la *NBJ*.» (*NBJ*, n° 105, septembre 1981)

Cette heureuse issue dépend étroitement du fait qu'on a (presque) réussi à faire admettre la nécessité de la littérature même. Évidemment, la revue conserve cet objectif « d'imposer et de s'imposer la vigueur et les ouvertures (les générosités) essentielles à la littérature » (p. 6)¹⁶.

Le caractère auto-gratifiant de la *NBJ* est encore plus évident lorsqu'un numéro spécial et un colloque sont consacrés à Nicole Brossard, une de ses fondatrices. À cette occasion, l'écrivaine est présentée comme un exemple de « constante poursuite du renouvellement de la forme et du sens » et comme l'instigatrice des débats sur « le texte, le formalisme, la transgression, le féminisme, le lesbianisme, la modernité » (*NBJ*, n° 118-119, novembre-1982). Elle devient donc la figure exemplaire de ce qu'a réalisé la revue. Cette canonisation est-elle prématurée? Le commentateur de service assure que non en avançant que

[...] le projet d'un colloque sur une production récente et en chantier vient tout simplement montrer *le comment* d'un travail à travers la lecture de textes qui sont là concrets à écrire ce qui se trame dans le langage quand il se fait exploration, étreinte¹⁷, pensée, plaisir, questionnement. (*NBJ*, n° 118-119, novembre 1982)

Il semble évident, malgré ces tentatives de justification, qu'une certaine forme d'auto-gratification soit la véritable raison d'être de ce colloque et de ce numéro spécial¹⁸.

Le numéro 140, publié en juin 1984, est le dernier à adopter la formule inaugurée avec le numéro 58. Par après, la revue va adopter la formule d'un numéro individuel consacré à un seul auteur, format hésitant entre le livre et la revue. Son liminaire, le dernier de la *BJ/NBJ*, va donc faire le bilan des réalisations passées. Son commentateur se dit satisfait des 30 numéros des trois dernières années (depuis, en fait, le numéro 105) et des douze numéros spéciaux qui en font partie. Ils réunissent, nous dit-on, « des sujets étonnants, « des documents essentiels » (*NBJ*, n° 140, juin 1984). Toute cette activité de si haut calibre est évidemment due au soutien des lecteurs et des collaborateurs. Cette euphorie laisse entendre que le but souhaité de faire converger les intérêts de lecture et d'écriture, que cette utopie heureuse d'une communauté littéraire ont été réalisés. La « formidable »

16. Rappelons qu'à l'origine, la *BJ* voulait célébrer une convivialité entre lecteurs et auteurs.

17. Faisant ici référence au sous-titre de *Sold out. Étreinte/Exploration*, Montréal, Éditions Quinze, coll. « Présence », 1980.

18. Nous ne voudrions pas ici que cette suite de remarques soit interprétée comme une critique négative à l'endroit de Nicole Brossard dont la contribution à la littérature québécoise est indéniable.

popularité de la revue, de même que son dynamisme, en témoignent suffisamment. Sa «nécessité» est chose entendue. N'est-elle pas — de même que certains de ses collaborateurs et thèmes privilégiés — l'objet de colloques... dont elle est elle-même l'instigatrice et la promotrice?

Évidemment, on ne tient pas pour oublié l'idéal premier de la revue:

Une revue, pour nous, constitue un lieu d'action — plurielle. L'action oui. Cela passe par les mots. D'abord les mots. Mais aussi: la page, le papier, la typographie, l'image, le collage et le décollage de ce que, trop souvent, on nous donne à prendre pour du réel. La réalité avez-vous dit? Elle passera. Elle finira bien par passer par ici. (*NBJ*, n° 140, juin 1984)

Reconnaissons que la tâche que s'était progressivement assignée la *BJ* au cours des premiers numéros, son côté expérimental aussi, sont toujours présents dans ce texte, grâce surtout au recours à certains mots-fétiches, édulcorés de leur sens par le ressassement incessant qu'en font les collaborateurs. «L'action oui. Cela passe par les mots. D'abord les mots» ne ressemble que de très loin aux premières tentatives risquées, avoisinant l'illisible, des rédacteurs de la revue. Ainsi proposée, présentée comme une vérité intangible par le rythme et la frappe des phrases, la formule tient presque de la suggestion hypnotique ou de l'évangile.

Si la réalité «passe», si «elle finira bien par passer par ici», c'est qu'elle est pour l'instant très loin d'ici... où elle doit un jour *inévitablement* passer. Cette volonté de présence dont Pierre Nepveu décrivait le paradoxe n'existe plus pour la *NBJ*. Elle est désormais satisfaite de sa présence au monde, même si celle-ci n'appartient plus qu'au monde de la publicité et de l'auto-promotion. Alors que la revue au départ souhaitait n'exister que dans une tension exacerbée entre le réel et la littérature, elle a finalement fait son nid dans l'entre-deux et y survit fort bien. Du chemin de Damas qu'il lui fallait nécessairement parcourir pour arriver au but, la *NBJ* est passée à des sentiers plus doux, où gambadent des badauds qui réitèrent sans cesse le sérieux de leur entreprise. Évidemment, l'objet de leur culte existe toujours; c'est le langage et ses potentialités. Mais contrairement aux objectifs identifiés au départ, cet objet n'est plus sollicité que pour un jeu et une ludicité qui sont les avatars d'un désengagement et d'un fétichisme. Dans leurs écrits, le langage ne se supputé plus: il n'est plus pratiqué dans une tension qui alimente un effort auto-représentatif et auto-réflexif. Tout ce qui reste de cette tentative, ce n'est plus qu'une parade autoréférentielle, qui revient sur elle-même à outrance, non à ce qu'elle propose et avance comme contenu mais pour le seul

effet d'une pose. Le retour est vide, désormais, amorcé pour le seul plaisir de la complaisance. La revue ne s'attarde plus à un langage qu'elle espère désamorcer ou autopsier pour mieux en apprécier la teneur. Elle ne revient plus sans cesse à un dispositif dont elle veut mettre au jour l'engrenage. Dans cette présentation répétée d'un même arsenal, c'est elle finalement qu'elle met en scène; elle, comme responsable de cet arsenal, comme promotrice d'activités ludiques sises au carrefour du lire et de l'écrire d'une communauté qu'elle représente.

Malgré tout, les actes du deuxième colloque bissexile de la *NBJ* (mercredi 29 février 1984) se présentent, hors numéro, sous le titre *Vouloir la fiction © La Modernité*. Mais, si on y parle beaucoup de modernité, aucune définition ou analyse sérieuses ne sont proposées. D'ailleurs, l'organisation et la mise en page des textes prouvent qu'un colloque de la *NBJ* n'est pas un colloque ordinaire, peu s'en faut. Après l'introduction auto-apologétique de Michel Gay, on a droit à un petit texte descriptif, un peu léger et ironique, sur l'arrivée des «écrivain/es invité/es», suivi de l'usuel discours d'ouverture. Le tout semble organisé comme un jeu. Chaque invité lit sa communication, d'une facture habituellement plus «littéraire» que critique, et quelques périodes de discussion sont aménagées entre les «ateliers». Très vite, le lecteur déplore l'absence de fils directeurs, la modernité étant un sujet si vaste qu'il eût été peut-être utile d'en dégager quelques traits. Devant un champ si étendu, il ne reste plus à l'invité qu'à y aller de son petit laïus, qu'il a tourné d'une manière qui n'appartient qu'à lui. Le colloque tourne rapidement au spectacle et à la pose.

On retiendra tout de même que, d'une communication à l'autre, la modernité comme concept est décrite de manière ambiguë. Sans la définir véritablement, on se risque à des énoncés ontologiques et on la greffe d'épithètes qui soit la présentent comme énergie vitale (construisante/déconstruisante), soit déplorent son intransigeance... ou son laxisme:

La modernité est [...] une philosophie de renouvellement continuél.
(Lucien Francœur, *NBJ*, n° 141, septembre 1984, p. 23)

La modernité est une figure du temps, pressante, innovatrice, mythique.
(Sylvie Gagné, p. 52)

[...] la *modernité* est une façon d'envisager le travail de la littérature comme étant en mouvement, en transformation. (Claude Beausoleil, p. 64)

Je dirai «modernité» au sens d'une destruction lente, démolir les fétiches et les enclos. (Renée-Berthe Drapeau, p. 22)

[...] la modernité est l'ultime précision de la littérature: sa perte, soit sa science radicale. (Nicole Brossard, p. 29)

La *modéternité* (André Beaudet, p. 46)

[...] elle donne le spectacle évident et dérisoire d'une négation de l'écriture. (André Roy, p. 38)

Les auteur(e)s de la modernité ont cherché à vider la langue de son sens/sang [...]. (Louise Cotnoir, p. 19)

Ainsi, la déesse modernité est tour à tour énergie vitale «positive», énergie déconstructive nécessaire, énergie négatrice de la littérature et/ou d'elle-même, et/ou de l'écriture, et/ou du sens. Or, les discussions n'expliquent en aucun cas ces divergences. Aucune dissension — on serait en droit de s'y attendre après une telle incompatibilité d'opinions — ne se manifeste. L'incompatibilité est d'emblée acceptée, sans doute comme féconde, sans qu'il soit besoin d'en discuter ou de s'y mesurer. Bien au contraire, les écrivains y décrivent leur pratique d'écriture en long et en large et semblent parler des langages différents, s'engageant les uns à la suite des autres sur des voies qui leur sont personnelles et qui ne se recoupent pas. Et qu'on ne cherche pas à faire se rencontrer. Tout cela évoque une forme sans doute laborieuse et heureuse de désœuvrement, pour employer à nouveau le mot de Pierre Nepveu.

Il est ironique que l'ambiguïté inhérente à la modernité, à travers ce «désœuvrement et (cette) impuissance», aboutisse à un cynisme auto-gratifiant et, surtout, désinvolte. Renvoyée aux fondements du langage perçu comme faisant le jeu culturel d'une aliénation sociale (voir numéro 26 de la *BJ*), la *NBJ* a conduit à une duperie encore plus grande. En confrontant le langage tel qu'il existe aux choses telles qu'elles existent hors de lui, la *BJ/NBJ* a réussi à désamorcer le langage et la littérature. Elle l'a fait à un point tel qu'il semblerait bien que dans le gouffre aménagé par ses soins entre le langage et les choses, elle n'ait réussi qu'à se glisser elle-même comme opératrice, en s'en glorifiant.